Pays Basque

par Patxi Arieta

Table des matières

Pays Basque 1
Paris 1
Saint-Jean-de-Luz 2
St-Jean Itxassou 7
Itxassou Urdazubi 8
Urdazubi Ordoki 14
Ordoki Narbarte 16
Narbarte Leitza 17
Leitza Tolosa 19
Tolosa Askizu 19
Saint-Sébastien 21
Saint-Jean-de-Luz 22
Vers Trempet 23

Paris

Il n'est pas donné à tout le monde de posséder un appartement Rue des Canettes, à Paris. Mais, il y a appartement et appartement et, on ne peut certainement pas qualifier celui de Mathilde de « spacieux ». La porte d'entrée donne sur la cuisine, une tranchée creusée entre deux rangées de meubles hypermodernes en verre et acier, dans laquelle si tu ouvres un tiroir il va toucher le meuble d'en face. Une énorme table art nouveau appuyée à un mur rempli jusqu'au plafond d'étagères Ikea débordantes de livres, une causeuse et un guéridon Second empire remplissent un salon minuscule qui a l'air d'un réduit d'antiquaire.

« De l'appartement de mes parents, on en a tiré trois, un pour chaque enfant. N'ayant pas d'enfants, j'ai pris le plus petit, le plus biscornu aussi. » Lorsqu'elle ajoute qu'il a l'air d'un bric-à-brac de brocanteur, elle voit bien à mon expression que je suis tout à fait d'accord, pas besoin de dire mot ; c'est sans doute pour ça qu'elle ajoute : « Je n'ai pas voulu vendre les meubles de mes grands-parents. J'aurais eu l'impression de trahir mes ancêtres. Maintenant, j'aime même le bleu criard de la causeuse. »

La chambre à coucher, dont les murs sont couverts de ses photos, est si petite que le lit, collé contre le mur, ne laisse libre qu'un minuscule passage. Au pied du lit se trouve un scriban bibliothèque rempli de bibelots de toute sorte qui couvre la moitié de la fenêtre. La salle de bain, sans baignoire, est réduite à l'essentiel.

Ce n'est certainement pas parce qu'elle a une double vie, comme dit Marc, qu'elle n'a invité aucun de ses amis de Saint-Jean.

On sort manger une pizza immangeable. Elle m'invite à rester coucher chez elle. « Merci, mais…

— Je sais qu'il n'y a pas beaucoup d'espace, mais le lit est très grand. »

Consciente de mon étonnement, elle ajoute qu'on peut très bien dormir sans se toucher.

Je n'ai pas de pyjama. Je ne veux pas qu'elle me voie en slip. Je prends l'excuse du décalage horaire pour me coucher très tôt. Je me colle au mur. Je suis agité. Voudra-t-elle que je… Je ne pourrais pas. Si Didier pouvait imaginer que je vais coucher dans le lit de son amour de jeunesse !

Nous passons la nuit à bavarder. Au début, de tout et de rien. Puis elle parle de son frère cadet mort dans un accident de la route avec son fils Bastien au volant. Bastien ne s'en est jamais remis. Pas une seule fois qu'elle le voie sans qu'il ne lui dise « J'ai tué ton frère… j'ai tué mon père. »

Elle me demande de la serrer dans mes bras. Je la serre dans mes bras. Elle me demande de lui caresser les cheveux. Je lui caresse les cheveux. Elle me tourne le dos et me demande de me coller. Je me colle.

Elle m'accompagne en voiture à la gare de Montparnasse. « Je serai samedi à Saint-Jean pour quinze jours. »

Saint-Jean-de-Luz

Maman a beaucoup vieilli. Trop. Seul le regard est resté chaud et lumineux comme quand elle venait au séminaire :

« Que tu es beau !

— Maman !

— Je suis tellement contente.

— Moi aussi.

— Avant d'aller à la maison, on va rue Gambetta. »

Elle n'a pas changé. Elle veut aller à la boucherie pour montrer à Didier que son petit frère est… est le fils idéal.

Si elle savait.

Elle veut absolument tirer ma valise. Au coin de l'avenue de Verdun et du boulevard Victor Hugo, elle s'arrête pour me montrer le « grand changement » dont elle m'avait déjà parlé plusieurs fois au téléphone.

« Regarde, plus de garage ! Tu te rappelles comme tu aimais regarder les mécaniciens travailler sous le pont. "Mecheur Franchois, je peux regarder en dechou" et François t'accompagnait pour que tu regardes en *dechou* de la voiture. Il est à croquer, qu'il me disait. Tu étais tellement…

— Arrête, maman !

— Je t'énerve…

— Non, mais… »

Son regard se rembrunit. Je me sens coupable et m'empare de la valise. Elle n'oppose aucune résistance. Elle se sent coupable. Taillés dans la même étoffe. La sienne.

Le corps gélatineux de Mme Goyenetche avance flottant sous une énorme robe jaune.

« Patxi, tu reviens mouiller dans la Baie, me dit-elle en m'embrassant sans se priver de comprimer mon estomac de ses débordantes mamelles.

— Bonjour, madame. Je suis de passage… »

Maman ne me laisse pas finir.

« Il s'en va dans un château en Italie.

— Je vais chez des amis, maman exagère. Vous la connaissez.

— Surtout quand elle parle de son Patxi.

— Comment va Maria ? Je lui demande.

— Très bien. »

Une grimace piteuse remplace un sourire crispé.

« Salut Estevania. Nous sommes pressés.

— Moi aussi.

— Au revoir, madame. »

Son corps désossé peine à virer sur la rue Saint-Jean.

« Elle t'en veut. Elle espérait que tu épouses Maria. Tu as bien fait de partir. Tu sais qu'elle a divorcé ?

— Oui, tu me l'as écrit.

— Après, elle s'est mise avec un bellâtre espagnol qui avait l'air d'un ped… Maintenant elle est le bateau-école des cagnards de Saint-Jean.

— Tu sais que je n'aime pas quand tu juges les gens comme ça.

— Pourquoi ? toi tu ne juges pas Estevania ? »

Si elle savait.

Deux vieilles femmes ratatinées, déshabillées comme des gamines, indifférentes au ridicule, s'efforcent de séduire le « beau Didier », occupé à décrire les merveilles du quasi de veau du Pays basque. L'un des commis donne un léger coup à Didier, qui se retourne et me voit. Il me fait signe que nous nous verrons plus tard. Maman, bien que mon père n'en ait aucune envie, réserve une table chez Mattin. Didier nous rejoint à neuf heures. Il a droit aux sempiternels rabrouements :

« Tu sais que papa n'aime pas manger trop tard !

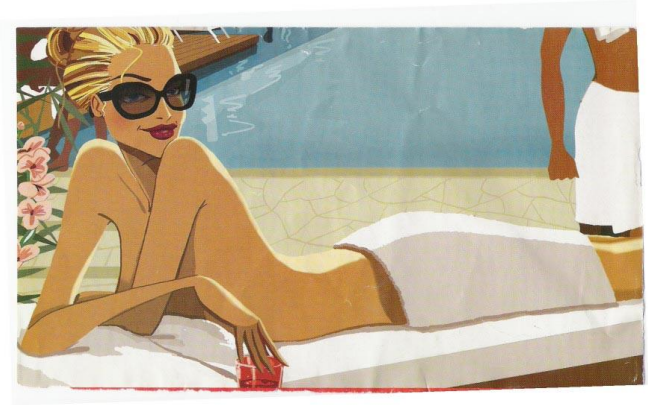
— Il s'en fout. Tu sais bien, ajoute mon père.

— Papa ! Toujours la même litanie ! dit Didier et puis, se tournant vers moi, Plus ça change et plus c'est pareil. Mais, toi, t'as changé ? T'as une femme dans la maison, ou tu cours toujours la galipote comme on dit dans ton pays.

— Toi non plus, tu n'as pas changé. Toujours les mêmes fixations. »

Le repas est une suite de taquineries, de remarques et de reproches qui me ramènent en arrière de vingt ans. Mon Dieu, que je suis heureux d'être parti !

Je m'en allais à la boucherie quand je vois Éric, un avocat bordelais très lié à mes parents, sortir de l'église Saint-Jean-Baptiste. Il avait l'air très heureux de me rencontrer. Nous sommes allés prendre un verre au bar de la Marine. Après les échanges convenus sur nos familles et nos boulots, comme d'hab, on a parlé de religion. Nous avons rediscuté de la publicité d'un hebdomadaire catholique italien de tendance progressiste qui nous avait déjà fait polémiquer plutôt vivement. Il s'agissait d'un dessin publicisant une croisière : une blonde nue, couchée sur le ventre, avec une serviette sur les fesses.



Quand je lui dis que c'était indécent d'insérer de la publicité et, en particulier, ce genre de publicité dans le *journal des familles catholiques italiennes*, j'eus droit au titre de réactionnaire borné incapable de comprendre les changements du catholicisme,

Il me demande si j'ai changé d'avis. « Certainement pas sur la publicité. »

Nous parlons de la démission de Benoît XVI et des prises de position de François. Pour ne pas m'embarquer dans une discussion sans fin je ne lui dis pas que je trouve le nouvel évêque de Rome plus sociologue que pape.

Il me demande si je serai à Saint-Jean demain et si j'ai envie de venir dîner à Sainte-Barbe. « Toute la famille Dassas sera là. Je crois que mon oncle Michel a invité aussi ton frère. » Je lui dis que j'avais promis à Mathilde de dîner avec elle.

« Mathilde Irigaray ?

— Oui, la sœur de Marcel.

— Si tu lui dis que tu viens chez nous, elle sera contente de t'accompagner.

— Je vais lui en parler. »

Je l'accompagne chez lui et vais ensuite m'asseoir sur un banc du promontoire de Sainte-Barbe. Je sors *L'Éducation*. Impossible de me concentrer. Mon esprit est happé par ce maudit dessin publicitaire. Pourquoi j'avais été si étonné ? Pourquoi avais-je été étonné par la proposition de Mathilde de dormir avec elle ? Pourquoi étonné d'avoir accepté d'aller au Trempet ? Je n'ai pas de réponse à ces questions qui ne sont même pas des questions, mais des excuses pour me cacher derrière les mots… et un fleuve de paroles déborde.

> *Il y a mille espèces d'étonnement : celui de l'informaticien qui voit son programme fonctionner pour la première fois, dont parle si souvent Fiorenzo ; celui de Proust ; celui du Thééthète de Platon ; celui de Valéry. Qu'est-ce qu'il dit, Valéry ? Si je me souviens bien, qu'on s'étonne parce que les choses sont telles, et non telles autres. Ça doit être mon*

type d'étonnement. Oui, j'étais étonné que la femme soit à moitié nue, que la femme soit « telle » et non « telle autre »- Non. Mon étonnement ressemblait plutôt à celui du rat devant l'huître : « ceux qui n'ont du monde aucune expérience / Sont aux moindres objets frappés d'étonnement ». Celui des personnes bêtes qui pensent avec leurs sentiments ou leurs préjugés. Les églises sont remplies de femmes aux seins nus. Mon étonnement est celui d'un « rat de peu de cervelle ».

Arrête et lis. Je reprends Flaubert. Ça va. Pas pour longtemps. Je me perds dans l'océan que le bruit vole à la virtualisation des yeux. Encore perdu dans des réflexions intellectuelles qui n'ont ni queue ni tête. Ça suffit.

Éric avait raison. Mathilde est très contente d'aller chez les Dassas.

Des enfants jouent à cache-cache dans le jardin. Les hommes discourent, attroupés autour du barbecue… *une très bonne année pour le Médoc… Deux caisses en primeur… Avec la côte de bœuf, je préfère le Pauillac… mieux un bon Pessac Léognon…*

Les femmes s'affairent à la cuisine et autour de la table. *Est-ce que vous savez que Marie s'est séparée ?… est pas vrai !… on dit qu'elle baise… Qui te l'a dit ?… Louise, mais elle m'a demandé de ne pas en parler…*

On a bien mangé et beaucoup bu. Quand la conversation est devenue trop bruyante, je me suis déplacé à côté de Michel qui discutait d'Intelligence artificielle avec Ivan, le mari de Véronique qui s'est mise avec nous. Véronique et Ivan vivent depuis plus que trente ans à Montréal. Ils habitent sur le Plateau, à Montréal.

« Quel hasard ! Moi aussi je vis à Montréal. A Montréal où ?

— Une rue parallèle à Saint-Denis, rue Drolet.
— Je connais très bien, moi j'habite rue hôtel de ville au nord de Mont-Royal.
— Nous au coin de Duluth.
— On s'est certainement déjà croisés. »

On cherche désespérément des connaissances communes. Nous n'en trouvons pas. On se dit qu'on va se voir au retour. Je leur confie que je ne sais pas quand je vais rentrer. Je vais retrouver des amis dans un refuge des Alpes.

« Ivan vient des Alpes italiennes, lui dit Véronique

— Des Préalpes, précise Ivan
— Moi, à vrai dire, je ne sais pas si je vais dans les Alpes ou les Préalpes, je ne savais même pas qu'il y avait les Préalpes.

— Moi non plus, ajoute Véronique. Il a la manie de la précision, surtout quand elle ne sert à rien.

— Merci. »

Nous découvrons que le village natal de Ivan se trouve à une dizaine de kilomètres du refuge. Et là, l'éternel « le monde est petit » n'a pas manqué. Ils se sont mis à discuter de philosophie, beaucoup moins confus que moi. J'ai fait trop de théologie : je me suis raidi. Vers une heure, je me suis éclipsé sans rien dire, même pas à Mathilde.

Randonnée

Enchanté par la proposition de Mathilde de faire une randonnée d'une semaine au Pays basque. Nous fixons les grandes lignes du périple, mais sans réserver de chambres, on s'arrêtera quand ça nous chante. Pour rendre le voyage plus « authentique », nous décidons de ne pas apporter ni téléphones ni liseuses. Mathilde, que je n'imaginais pas si férue de photo ne renonce pas à son Nikon. La cousine de Mathilde qui nous emmène en voiture jusqu'à la vieille route de Saint-Pée.

St-Jean Itxassou

Nous marchons bon train, pratiquement sans dire mot jusqu'à Saint-Pée. *Restaurant Ttotta*. « On s'arrête manger quelque chose ? » Elle y pensait aussi. On prend place dans le jardin. Personne. Elle me parle avec affection d'une cousine qui, après avoir acheté une maison aux alentours de Saint-Pée, avait disparu sans donner signe de vie pendant cinq ans. Il y a deux ou trois mois, elle avait envoyé un courriel à la famille en disant qu'elle avait déménagé à Tel-Aviv, pour fuir l'antisémitisme. « Une drôle de fille, imprévisible comme son père. Tu l'aurais aimée. Et penser qu'elle n'est même pas juive ! »

Une bouteille de Rioja nous réveille les cordes vocales et nous endort les jambes. Elle s'arrête tous les cent mètres pour photographier quelque chose que je n'aurais même pas regardé. Après deux heures de marche, d'arrêts photo et de caquetage, nous ne sommes qu'à 4 kilomètres de Saint-Pée.

« À ce rythme, nous n'arriverons pas à Itxassou avant la nuit.

— Nous n'y arriverons pas du tout, tu veux dire !

— Pas grave, c'est tellement agréable ! »

Et pour sceller le fait que nous ne sommes pas pressés, nous faisons une longue halte-café, qui nous charge les jambes et nous ramollit les cordes vocales. Une heure et quart plus tard,

nous arrivons à Espelette. Nous contournons le village : « il y a trop de touristes qui admirent les piments, nez en l'air. »

Hôtel Fronton. « Il a l'air bien, mais avec un nom pareil… non. Cherchons-en un autre. »

Txistulari, celui-ci aussi a l'air pas mal. Oui, ils ont une chambre. « Lit double ou deux lits ? » Je la laisse choisir même si je crains qu'elle choisisse le lit double. Ce qu'elle fait.

Itxassou Urdazubi

Un riche petit déjeuner et départ pour Zugarramurdi. Nous avons, tous les deux, un très beau souvenir de ce village, mais nous ne nous rappelons pas la quantité de touristes français qui peuvent engorger ses ruelles à la recherche de la côte de bœuf authentique. Après avoir lorgné dans deux ou trois restaurants pleins à craquer, Mathilde propose qu'on sorte du village.

Pizzeria Gloria.

« Une pizza ?

— Pourquoi pas ? »

Le restaurant est vide. Nous mangeons une pizza qui ferait dresser les cheveux sur la tête de n'importe quel Italien : un jaune d'œuf cru dans une couronne de fromage entouré d'une quantité invraisemblable de jambon.

« Café ?

— Oui. Deux, et deux gâteaux basques.

— Aux cerises noires ?

— Oui, merci »

Quand la restauratrice, une femme d'une quarantaine d'années de peu de paroles et aux manières brusques, est sur le point de retourner à la cuisine, elle se retourne et avec un haussement d'épaules et un air contrarié, nous dit : « Mon père va venir vous trouver. Dès qu'il voit des étrangers, il veut leur parler de son pays. Il radote beaucoup. Si vous le faites asseoir, il ne vous lâchera pas. ». Elle s'en va vers la cuisine et s'arrête parler à un vieux bonhomme, chemise blanche, gilet noir, béret basque et une bouteille à la main, qui l'écoute en secouant la tête.

Il se présente et nous demande s'il peut s'asseoir à notre table.

« Bien sûr, lui dit Mathilde.

— Et vous, monsieur, qu'en dites-vous ?

— Certainement. »

Il pose une bouteille d'eau-de-vie Rioja sur la table. « Ça fait digérer… idéal après un café. »

Sa fille nous apporte café et gâteaux. « Donne-nous trois verres. Tu as honte de moi, ou quoi ? », il répond en français à sa fille qui vient de lui intimer, en basque, de ne pas nous emmerder. Elle s'éloigne sans un mot et revient avec trois verres, les pose sur la table sans nous regarder. « Sa mère était toute contente qu'elle décide d'aller à Rome. Elle pourra voir le pape, qu'elle disait. C'était une petite adolescente écervelée. Aucun intérêt pour le pape, mais beaucoup pour les fanfarons en Vespa. À son troisième voyage, elle nous a ramené une espèce de… Ils ont ouvert une pizzeria avec mon argent. Une pizzeria ! Une pizzeria au cœur du Pays basque ! Il s'ennuyait ici, le pizzaiolo, alors au bout de deux ans, il est rentré au pays du dolce far niente. Elle trime comme une folle sans homme et sans enfants. »

Il remplit les trois verres. « Ça facilite la digestion ! » Mais, surtout, ça facilite le bavardage. Il pose plein de questions sur notre voyage, déçu d'apprendre que nous ne sommes pas journalistes, comme il l'avait pensé. « Ce qui est sûr, c'est que je ne vous ai pas pris pour des pèlerins », ajoute-t-il, sans doute pour montrer que, malgré sa bévue, il a une certaine intuition.

Il veut nous faire connaître son monde, un monde que les « étrangers » ne considèrent que du point de vue du folklore.

Je crois que sa fille a raison et que son envie de bavarder avec les « étrangers » peut nous emmener très loin. « Je suis Basque », je lui dis en euskara, en croyant ainsi le ralentir ou, dans le meilleur des cas, l'arrêter. Raté.

« Vous parlez euskara ! Madame aussi ?

— Non, je ne parle que français.

— Et anglais, ajouté-je.

— Vous n'avez l'accent d'ici, remarque-t-il, étonné.

— Ma mère est née à Gartzain et mon père à Altzai-Altzabeheti-Zunharreta en France dans la région de Mauléon. J'ai passé mon enfance à Ziburu. Tout est bâtard, chez moi, l'accent et le vocabulaire.

— Ma grand-mère maternelle est née à Mauléon, tu parles d'une coïncidence, dit Mathilde.

— Et ma femme vient de Gartzain, comme votre mère. Le monde est vraiment petit ! »

Son visage s'éclaire comme l'herbe frappée par un rayon de soleil printanier qui se faufile entre deux nuages. Ce n'est plus un étranger qu'il a devant lui, mais presque quelqu'un de la famille. « Votre mère connaît certainement ma famille et peut-être même ma mère. » C'est sans doute cela qui l'illumine.

Ma mère et sa femme ont le même nom de famille, ce qui est loin d'être étonnant pour un hameau de soixante-dix habitants. Nous avons aussi découvert que ma mère n'a que cinq ans plus que sa femme. Impossible qu'elles ne se connaissent pas. Si ça se trouve, on est parents.

J'ai beau lui dire que je ne connais personne, il me pose une foule de questions auxquelles il donne lui-même les réponses que je n'ai pas. Mathilde s'ennuie comme un rat mort et pour lui venir en aide je coupe le sifflet au vieux.

« Je pense que mon amie doit nous trouver bien ennuyeux avec toutes nos histoires.

— Non, ça va, dit-elle, pas très convaincante.

— Je comprends. Je deviens bien trop bavard quand je parle du pays, ma fille ne rate jamais une occasion de me le dire.

— Tout ce qui touche le Pays basque, me passionne, ajoute maladroitement Mathilde. »

Cette ouverture lui suffit, il s'y engouffre et se lance dans une exaltation des différences dialectales et une tirade contre l'euskara batua, l'euskara unifié, qui crée une langue artificielle. Et les « vrais » euskaras disparaîtront. « Avant tout, l'indépendance ! Mais… tous baissent leur culotte par peur des deux États requins qui nous serrent dans un étau… On n'aura jamais notre État. Les politiciens et les intellectuels installés à Bilbao et Iruñea nous ont trahis. »

Les coudes en équerre sur la table, les poings fermés, il nous regarde, assombri. Une main s'ouvre lentement et, sans que les coudes ne bougent, elle enserre l'autre poing ; il ferme les yeux et pose son front sur les mains emboîtées. Mathilde et moi, nous échangeons un regard d'abord étonné puis attendri. On a beau vouloir partir, on ne peut plus.

Mathilde rompt le silence :

« Ça ne va pas ? »

Il lève lentement la tête et nous présente une grimace qui se voudrait sourire.

« J'ai soixante-dix ans passés et je ne connaîtrai jamais l'indépendance de mon pays. Les enfants de mon fils non plus. Mais, ce qui me déprime, c'est qu'un jour, les enfants de mes

petits-enfants, comme les touristes aujourd'hui, ne sauront pas que, sous le folklore, il y avait une nation. Seuls quelques traîtres d'intellectuels parleront l'euskara qu'ils auront transformé en langue morte. Comme votre latin. »

Il lève le verre.

« À votre santé,

— À la vôtre, lui répond Mathilde.

— À notre pays, dis-je en basque.

— Il n'y a plus d'espoir. »

Une gorgée d'eau-de-vie.

« Vous avez déjà entendu parler des sorcières de Zugarramurdi ?

— Oui, vaguement, dit Mathilde.

— Et vous ?

— Pareil. »

Je mens, curieux de voir comment il en parlera.

« Je reviens. » dit-il en quittant la pièce. Nous aussi nous buvons une très longue gorgée de Roijas. « Plus sympa que sa fille » me souffle Mathilde en remplissant nos trois verres.

Il revient avec deux petits tableaux qu'il dépose à l'envers sur la table.

« Je vais vous montrer, *Aquellare*, un tableau de Goya. Vous savez sans doute qu'aquellare en espagnol, ça veut dire « sabbat ». Mais, je suis sûr que vous ne savez pas qu'aquellare dérive d'un mot basque, akellare, le pré du bouc.

Il retourne alors le tableau

« Voilà le sabbat… le pré du bouc. Le pré du bouc est à côté des grottes de Zugarramurdi. Vous le connaissez ce tableau ? » Il ne nous laisse pas le temps de répondre et il continue : « Il est très connu, presque autant que Guernica. Les gens savent que Guernica représente le bombardement espagnol d'une ville basque, tandis que seuls les spécialistes savent que la toile de Goya fait référence au procès des sorcières de mon village. De Zugarramurdi. Vous voulez que je vous la raconte, cette histoire ? »

Comment dire « non » ? L'expression anxieuse de son visage indique clairement que, cette fois, il s'agit d'une vraie question. Il dépose le tableau et fixe Mathilde qui acquiesce d'un signe de tête et ajoute : « J'ai vu qu'à l'entrée du village, il y a un musée des sorcières. »

« Ces jours-ci le musée est fermé, pour travaux. Mais, il n'est pas intéressant. Pas du tout. Un attrape-touristes. Pas besoin de montrer des films ou des mannequins habillés en bergers. Si ça vous intéresse vraiment, je peux vous donner le roman de Gracianne Hastoy, qui décrit très bien l'histoire des sorcières. Je l'ai beaucoup aidée. » Sa fille qui, assise à une table voisine, fait semblant de lire le journal se tourne vers son père : « Arrête avec cette histoire ! » et puis s'adressant à nous :

« Il est mythomane et il a toujours été contraire à l'idée d'un musée. Ne l'écoutez pas.

— Et c'est une ingrate et une envieuse » dit-il en baissant le ton.

Elle se lève et s'éloigne en secouant la tête. Il reprend comme si de rien n'était.

« La chasse aux sorcières a été déclenchée par une certaine Maria de Ximildegui qui, de seize à vingt ans, avait été servante dans une riche famille de Ziburu où elle va s'enticher d'une

femme aux mœurs très libres. C'est à cause de Ximildegui que, dans notre langue, on traite de Ximiana une femme qui aime les femmes et on dit « Ziburu egin » pour diffamer quelqu'un.

De retour à Zugar, Maria se donne des airs importants et se vante d'avoir participé à des Akellares. Humiliée parce qu'une de ses amies proches refuse de participer à ses jeux pervers, elle se venge en accusant cette femme et trois autres d'avoir participé à des Akellares dans le pré à côté des grottes. Elle raconte que par les nuits de pleine lune elles ont des rapports entre elles et avec le diable qui leur apparaît sous la forme d'un bouc entouré de crapauds. Cette histoire est une bénédiction pour les moines du monastère de Udarzubi. Ils font appel à un inquisiteur au zèle remarquable qui réussit à extorquer de fausses confessions à une dizaine de personnes. Six périssent sur le bûcher, sept sont brûlées en effigies et une dizaine réconciliées en effigies. L'autodafé a lieu à Logroño en 1610 et ce qui me semble important : c'est cette même année que meurt Henri III.

— Vous voulez dire Henri IV.

— Henri III pour les Basques. Henri III de Navarre. Mais, peu importe le chiffre, en 1610 le roi de Navarre s'en va rejoindre les sorcières en enfer. Un enfer bien mérité, car en 1609 ce roi maudit a envoyé en Pays basque un théologien bordelais, Pierre de Rosteguy de Lancre, purger la région de ses sorcières. »

Il s'arrête et retourne l'autre tableau qui est en fait un texte encadré. Il dit avoir souligné les passages où le théologien explique pourquoi il y a autant de sorcières parmi les Basques et pourquoi les Basques sont si rudes et si violents.

« Lisez. »

Mathilde s'approche et lit à haute voix.

> Et pour monstrer particuliérement que la sitiuation du lieu est en partie cause qu'il y a tant de Sorciers, il faut sçavoir que c'est un pays de montaigne, la lizière de trois Royames, France, Navarre, Espagne […] Or toutes ces diversitez donnent à Sathan de merveilleuses commoditez de faire en ce lieu ses assemblées & sabbats. Bref leur contrée est si infertile qu'ils sont constraincts de se jetter dans cest élement inquite : qui faict que leur commerce, leur conversation & leur foy est du tout maritime : traictant toutes choses quand ils sont sur les ondes & en ondoyant ; tousjours hastez & precipitez, & gens qui pour la moindre grotesque qui leur passe devant les yeux, vous courent sus, & vous portent le poignard à la gorge.

Il nous demande ce que nous en pensons. Nous nous regardons sans savoir que dire. De toutes façons, il est clair que notre avis lui importe assez peu, il poursuit :

« Nous avons tué Roland. Au Moyen-Âge nous faisions peur, plus peur que les musulmans. Et maintenant ? Et maintenant nous ne sommes plus que les figurants d'une farce

folklorique, tout juste bons pour les cartes postales. Même les Parisiens parlent de leur amatxi ; boivent du patxaran ; demandent du ogi dans les boulangeries de Saint-Jean qu'ils appelent Donibane Lohizun, ça fait chic, chic et folklo. C'est à mourir de rire. Ils achètent des makilas sur lesquels ils font graver des phrases qu'ils ne savent pas lire. Ah ! oui, la meilleure, c'est que les Anglais ont donné la médaille d'or du cheese award au Ardi-Gasna. Ça nous fait une belle jambe ! On est comme des papillons sur un étaloir. Morts pour que les autres nous admirent. Ils viennent photographier nos frontons, assister à des parties de cesta punta, jouer à la esku-huskako pilota… Comment on dit ça en français…

— On dit Pelote à main nue, je crois…

— Oui, c'est ça. Et en espagnol Pelota mano »

Il veut nous servir un autre verre. On résiste. Il insiste. Il avale son verre en une gorgée. Sa fille intervient et lui chuchote quelque chose que je ne comprends pas. Il nous regarde avec des yeux de chien battu et s'en va sans dire mot.

Mathilde dit à la fille que son père est sympathique, qu'il est intéressant, qu'on est content de l'avoir écouté. « Il est lourd, il est envahissant et quand il est saoul, c'est pire », siffle-t-elle et son regard endurcit ses mots.

Dix minutes et nous sommes à l'entrée des grottes de Urdazubi. Je serais tenté d'entrer. Mais, Mathilde n'aime pas les grottes. Elle les trouve sinistres, glauques, suintants. « J'aime trop la lumière », me dit-elle. Elle a un mauvais souvenir des grottes de Castellana, et elle préfère ne pas m'en parler. Nous n'y allons donc pas.

« Arrivés au STOP, ne suivez pas l'indication Udarzubi, mais allez à gauche et, au premier croisement, prenez à droite. À cinq cents mètres sur votre droite, vous verrez l'hôtel Irigoienea. Vous direz que c'est Estebana qui vous a envoyés », nous a indiqué Estebana, qui fut enfin souriante et gentille. Nous nous regardons interloqués. « Est-ce parce qu'on s'en va ? »

La seule chambre disponible est une chambre sous le toit qui a l'air d'une grotte. Je la trouve très belle, Mathilde, un peu moins. « Faudra faire attention à la tête en se levant ! »

Urdazubi Ordoki

Deux heures en file indienne sur la route N-121-B. Silencieux. Que des arbres et des arbres et des voitures. Je continue à penser à Esteban. Vieux réac ? Aussi. La pizzeria est une insulte pour ce Basque qui voit son pays rayé de la carte par l'Europe moderne.

Au premier croisement nous sortons de la nationale. Trop de chauffeurs ne connaissent pas le Code de la route. Nous prenons la NA-2655 direction Gorramendi. Paysage plus beau, plus varié, « plus basque » : prés entourés de forêt ; forêts trouées de prés.

Un basque, pantalons multipoches marron, assis sur un tas de planches, nous dit que si on veut arriver à Eratzu, il faut qu'on fasse demi-tour et qu'on prenne à gauche à la première bifurcation sur la droite. « Cette route est un cul-de-sac. »

Nous nous arrêtons une bonne heure devant une fontaine au milieu des brebis. Je n'avais jamais vu de brebis à la croupe orange. Mathilde non plus. Elle va prendre des dizaines de photos. On parle de Estebana, de sa dureté avec son père. Mathilde pense que c'est sans doute assez lassant d'entendre parler d'indépendance tous les jours de sa sainte vie. Je lui raconte que j'ai quelques amis québécois qui sont eux aussi empêtrés dans un discours indépendantiste sans issue.

« Plus le temps passe et plus ces rêves d'indépendance sont irréalisables, lui dis-je.

— Je ne suis pas sûre ! Si la mondialisation gagne encore du terrain, je crois que les discours nationalistes deviendront de plus en plus importants. Des nations sans État.
— Est-ce possible ?
— Bien sûr. Tous les empires ont regroupé dans leur sein plusieurs nations.
— Oui, mais ces nations ont lutté pour se libérer et avoir leur propre État.
— Et une fois qu'elles l'ont eu, elles se sont aperçues que cela ne changeait rien pour la majorité de citoyens.
— Donc… retour des empires
— Probablement… ce seront nos enfants qui--.
— Malheureusement ils ne verront rien du tout.
— Très drôle, dit-elle en me donnant un baiser sur la joue. »

Pas drôle du tout, en fait. Comme elle je souffre de ne pas avoir de gosses. Elle fixe mon visage dépité avec des yeux doux comme je ne les avais jamais vus. Elle serre mon visage entre ses mains, pose ses lèvres sur les miennes et me dit en souriant : « Si je pouvais encore… »

L'atmosphère se faisant trop lourde, je lui dis que j'ai trouvé étonnant que Esteban dise que ce sont les Espagnols qui ont bombardé Guernica. « Il n'a pas complètement tort » précise Mathilde « puisque ce sont les Espagnols qui les ont appelés… c'est comme si. Et puis, les Allemands et les Italiens étant loin, il vaut mieux s'en prendre à l'État d'à côté. »

Je me lève. « Encore quelques photos et on s'en va. Mets-toi à côté de ce pottok… oui…. Une main sur le cou… parfait. Allons-y. »

Très fatigués, nous nous arrêtons à Ursua. Oui, ils ont des chambres. « Une ou deux ? » Une avec un grand lit.

Cette étape qui aurait dû nous prendre cinq heures nous en a pris sept.

Quand je monte dans la chambre, elle est en train d'épousseter les draps en petites culottes. Je suis très mal à l'aise. Je m'esquive dans la salle de bain avec mon Lamartine sous le bras. Je lui propose de lire *Le lac* à voix haute. Je lui dis que je ne l'ai plus relu après le lycée. Elle aussi l'a lu adolescente, « comme la majorité de Français, de notre génération », ajoute-t-elle.

La voix qui commence chantante, pour devenir ensuite mélancolique, termine chevrotante :

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
Tout dise : Ils ont aimé !

Elle ferme la lumière.

Elle me demande de la serrer dans mes bras. Je la serre dans mes bras. Elle me demande de lui caresser les cheveux. Je lui caresse les cheveux. Elle me tourne le dos et me demande de me coller. Je me colle.

Ordoki Narbarte

On a décidé de faire une étape courte, de visiter Gartzain et de nous arrêter aux alentours de Narbarte. Pour aller au village de ma mère on traverse Elizondo, un village à l'architecture lourde et grise bien loin de celle des maisons proprettes dont les touristes raffolent.

La première chose qui nous frappe en arrivant à Gartzain, c'est un édifice à moitié forteresse, à moitié étable dont le clocher, timidement, dit : « Je suis une église ».

Une vieille et un enfant sortent d'une étable sur Calle mayor. L'enfant tire sur le bord du tablier nous montrant du doigt et les deux nous regardent comme un Inuit regarderait une girafe passer dans la neige. À quelques mètres de là, Mathilde me dit qu'il faudrait sans doute s'informer auprès de la vieille dame. Je reviens sur mes pas et je lui dis en basque que je cherche des parents de ma mère. Le visage de la vieille se décontracte et le petit me

sourit. Mais le nom de ma mère jette une ombre sur le visage de la vieille qui ferme à moitié les yeux et me dit d'un ton très sec de demander à la maison voisine. Celle devant laquelle m'attend Mathilde.

Je sonne. Personne ne répond. Je sonne. Personne. « Attend, me dit Mathilde, j'entends des voix. » Un homme et une femme sortent par une porte arrière. L'homme m'apostrophe : « Vous voulez quoi ? » J'explique. La femme intervient : « Vous êtes qui ? ». J'explique. C'est au tour de l'homme maintenant de m'interroger : « Le nom de votre mère ? » Dès que je le prononce, la femme s'éloigne de quelques pas et crie : « Graciane ». Une dame, à peu près de l'âge de ma mère, s'avance en secouant la tête. L'homme me dit de répéter à sa mère ce que je viens de lui dire. Je suis très mal à l'aise, car il a le ton de l'adulte qui défie l'enfant de répéter de gros mots. Pour la troisième fois, j'explique. La vieille me regarde alors avec commisération et puis s'adresse à Mathilde : « Dites à la mère de votre mari que Graciane lui souhaite tous les malheurs du monde ». Mathilde me demande de lui traduire. La femme s'adresse à moi, glaciale, et dit en espagnol : « Traduis-lui et surtout dis à ta mère que tu m'as rencontrée à la maison des chattes. »

Nous repartons, abasourdis, longtemps incapables d'ouvrir la bouche. C'est Mathilde la première qui se décide. « Apartamento rural Petixenea, on pourrait s'arrêter ici.

— Très bien. »

Je m'en veux d'avoir voulu fouiller dans le passé de ma mère, je lui en veux à elle, j'en veux au Pays basque, j'en veux à la terre entière.

Aucune envie de manger. Mathilde dîne toute seule.

Nous nous couchons très tôt.

Elle me serre dans ses bras. Elle me caresse les cheveux. Je lui tourne le dos. Elle se colle.

Narbarte Leitza

Je suis fatigué. J'ai très mal dormi. Dans un demi-sommeil s'alternaient des scènes angoissantes oubliées dès le réveil et des visions persistantes, très douces, à côté d'une femme inconnue, petite et menue comme Mathilde, mais qui n'était pas elle.

Petit déjeuner, entourés de deux petits enfants souriants qui m'ont réconcilié, un peu, avec le pays.

J'ai envie de courir pour me fatiguer jusqu'à crever. Mais, je ne suis pas seul. Je demande à Mathilde de marcher devant moi. Regarder sa silhouette silencieuse m'apaise.

Je me mets à côté d'elle, et, finalement, j'ose lui demander ce qu'elle pense de la visite d'hier.

« Je ne sais pas quoi penser, sinon que nous n'aurions pas dû y aller, me dit-elle en me prenant la main. Et toi ? Et toi, tu veux en parler ?

— Je ne sais pas. En tout cas… je ne veux pas en parler à ma mère.

— Tu as raison.

— Mais, en même temps pourquoi ne pas essayer de comprendre ?

— Parce que quand on aime quelqu'un, on n'a pas besoin des mots pour comprendre. »

Je me sens mieux. Je sens qu'à côté de moi, j'ai une amie. Une vraie amie. Et tout de go, je lui dis :

« Je suis gai.

— Moi aussi. »

Je ris. Je ris. Elle rit. Nos rires se transforment en un long fou rire. « J'ai pi…. ssé dans… ma cu…lotte », me dit-elle, sans arrêter de rire. Je la serre dans mes bras. Un chauffeur klaxonne et crie avec un accent bordelais « Baise-la, la petite ! » Je m'étonne de m'entendre crier en basque : « Pas besoin de tes conseils, connard ! » Mathilde me demande ce que je lui ai dit. « Connard, va te faire foutre. »

Je lui parle de mon entrée au séminaire, des rapports troubles avec les copains, de la foi qui s'évaporait, du besoin d'air.

Elle me parle des centaines de photos de son père, des lectures de sa mère, de ses jeunes frères…

Nous allons d'épanchement en épanchement.

J'ai faim. Nous mangeons une énorme côte de bœuf avec frites, accompagnée d'une bouteille de Rioja. Je ne pense même plus à la visite d'hier. Je suis heureux. Mathilde aussi a l'air heureuse.

Sept heures de marche presque sans s'en apercevoir…

Au lit sans dîner. Pour la première fois, je me déshabille sans me soucier de la présence de Mathilde.

Nous parlons, parlons, parlons.

Elle me demande de la serrer dans mes bras. Je la serre dans mes bras. Elle me demande de lui caresser les cheveux. Je lui caresse les cheveux. Je pose mes lèvres sur ses lèvres. Elle me tourne le dos et elle me demande de me coller. Je me colle.

Leitza Tolosa

Je me sens bien. Jamais aussi bien depuis la mort de Jean. Elle me dit qu'elle se sent bien. Jamais aussi bien depuis que Madeleine l'a quittée.

Hier elle n'avait pas fait de photos. Aujourd'hui elle récupère le temps perdu. Pour la première fois, je lui demande l'appareil et je la photographie. « Tu mitrailles comme mon père. »

Hôtel Bidebide place Euskal Herrial.

Nous glissons à poil sous les couvertures.

Elle me demande de la serrer dans mes bras. Je la serre dans mes bras. Elle me demande de lui caresser les cheveux. Je lui caresse les cheveux. Elle me demande de lui caresser les seins. Maladroitement, je lui caresse les seins. Elle me caresse le sexe qui ne réagit pas. Je lui tourne le dos. Elle se touche. Elle se colle.

Tolosa Askizu

Dernière étape. Nous décidons de boucler le tour du Pays basque avec une des étapes les plus longues et certainement la plus dure. À Anoet, pour éviter le plus possible les agglomérations, nous allons vers Asteazu.

Mathilde a moins mal aux pieds qu'hier, « Ça doit être psychologique », me dit-elle. Psychologique, car c'est la dernière étape ou à cause d'hier soir ? Je préfère ne pas lui demander.

Nous marchons deux heures après Asteazu, pratiquement sans voir un chat. Nous sommes fatigués, affamés, assoiffés. Nous n'avons aucune idée d'où nous sommes. Préoccupés. Nerveux.

« Encore une petite heure et si on ne trouve pas un resto, on fait du stop. Lui dis-je.

— Il y a très peu de voitures.

— Du coup elles s'arrêteront plus facilement. »

Finalement, un bar restaurant. Piperade. Discussion sur la suite. Attablés à côté de nous, deux mecs très élégants viennent de finir leur gâteau basque. L'un des deux se tourne vers nous : « Sans le vouloir, nous avons suivi votre conversation. Nous sommes en voiture et nous allons à Askizu. Si vous voulez, nous serons bien contents de vous emmener »

Mathilde acquiesce d'un signe de tête. Je les remercie.

Confortablement assis dans l'Audi A8 nous arrivons à la fin de la dernière étape.

François et Jean-Louis sont Belges et travaillent à Paris chez Valentino. Ils sont amoureux du Pays basque. « Depuis 2010 nous passons deux semaines à Saint-Sébastien, tous les ans. Et depuis Saintséb nous faisons souvent des excursions d'un jour ou deux dans l'arrière-pays. »

Nous leur parlons de notre périple.

« Et vous finissez à Saint-Jean ?

— Notre dernière étape, celle-ci, se termine à la mer. Des amis nous rejoignent et nous allons à Saint-Sébastien en voiture. Leur répond Mathilde.

— À la mer ? C'est un peu vague, où plus précisément ? lui demande, très souriant, François.

— Nous n'avons rien décidé, mais puisque vous allez à Askizu, Askizu sera l'endroit du rendez-vous avec nos amis. »

Ils aiment beaucoup Zugarramurdi où « on mange la meilleure côte de bœuf du Pays basque. Il y a aussi un très beau musée où on apprend beaucoup de choses sur la chasse aux sorcières. » Inutile que Mathilde me pousse le coude pour que je me taise sur les invectives d'Esteban. Inutile aussi qu'ils nous disent qu'ils sont un couple, la main sur la main sur le changement de vitesse suffit.

Nous parlons de Federer, du fascisme à visage humain de Poutine, de Dalida, de Brel et des îles Marquises. Ils ont été aux îles Marquises où ils ont passé des moments « très forts » devant les tombes de Gauguin et de Brel.

« Voulez-vous écouter Brel ?

— Bien sûr. Répondons-nous à l'unisson.

Dans le port d'Amsterdam
Y a des marins qui chantent
Pa pa pa pa
…

Ils enchaînent avec Les Bourgeois…

Les bourgeois c'est comme les cochons
La la la la
…

Ils logent à l'hôtel Iturregi. Craignant qu'il ne soit trop cher, ils nous offrent une chambre et le dîner. Nous acceptons volontiers le dîner, mais pas la chambre.

Une très belle soirée. Repas gastronomique arrosé au Dom Pérignon. Jean-Louis et moi nous avons surtout écouté Mathilde et François parler littérature. François n'a vraiment apprécié Proust qu'à la quatrième lecture. Je lui dis que je ne suis jamais allé au-delà de Swann. « C'est dommage, car ce n'est que le hors-d'œuvre », me dit-il. On parle de tout et de rien. Ils aiment beaucoup le Québec, Montréal surtout…

Nous montons dans la chambre, passablement grisés. Pourquoi nous ne leur avons pas dit que nous aussi sommes gais ? Pour jouer le rôle du couple hétéro, c'est l'explication de Mathilde. Pour ne pas me sentir englué dans un esprit de groupe, c'est ma justification. Et, puis, objectivement, comme dirait Fiorenzo, est-ce bien important ?

Par un étrange retour de pudeur, je garde mon slip. Elle se couche nue, se colle et m'embrasse.

Tout finit comme entre mari et femme.

Saint-Sébastien

Nicolas arrive à l'hôtel accompagné de Valentine, une splendide noire Sénégalaise. Son parler, où le « r » se fonde avec la voyelle qui le précède, ajoute souplesse à la souplesse de son corps. On décide de faire une balade le long de l'Irona. Sur la rive, dès que Mathilde en a l'occasion, elle rive son regard au corps de Valentine. Je la comprends. Nicolas et Valentine s'arrêtent à tout bout de champ pour s'embrasser. « C'est la première fois que je vois Nicolas, si amoureux, si bien, si heureux. Je le comprends » me dit Mathilde.

Au retour Nicolas s'approche et me dit d'homme à homme : « Elle est superbe, tu trouves pas ? » J'opine de la tête, mais je ne peux pas lui dire que pour moi elle a une beauté d'un monde qui n'est pas le mien. S'il savait ! Il doute de Mathilde, mais pas de moi. Il doit s'être aperçu que Mathilde se damnerait pour passer quelques heures seule avec Valentine.

Nous allons nous changer chez Nicolas qui nous a apporté des vêtements. Nous avions oublié d'être fagotés comme l'as de pique. Mathilde en jupe et chemisier, ça fait drôle. Sans doute frappée par mon expression, elle me dit que ça lui arrive encore de se mettre en jupe. « Mais, depuis la mort de mon père, je suis presque toujours en pantalons, ajoute-t-elle, t'as vu que sur toutes les photos de ma chambre je porte une jupe. » Ça doit être ça qui fait drôle.

Je ne savais pas que Nicolas était si fou. Il nous a invités à un tour de force gastronomique : neuf étoiles en deux jours : Arzak, Berasategui, Akelaré ! Unanimement nous avons élu Arzak, le meilleur des trois avec le prix de la meilleure présentation, décerné par Mathilde au Berasategui pour son « Lièvre à la royale avec tendre cœur de

laitue mariné, moelleux de rhubarbe et de pomme, et purée de tubercules rôtis ». Devant une présentation d'un plat d'agneau « de nos terres » déformé comme un visage de Bacon, je ne pus m'empêcher de penser aux papillons d'Esteban. Nous avons enchaîné avec une discussion sur la différence entre comprendre et approuver, ralentie par les commentaires sur un « bordeaux excellent, mais peu connu qu'on ne trouve que chez Arzak », d'après Nicolas.

Je dors dans le salon. Et le lendemain, au petit déjeuner, je ne peux m'empêcher de dire que les lignes noires sur blanc soulignant les moulures me font penser à…

« Nicolas, tu vas m'excuser si je suis un peu trop direct… mais le salon me fait penser à une maison funéraire…

— Plusieurs fois j'ai voulu te le dile, mais pa peu de te froissé… Mais glace à Patchi… ajouta Valentine.
— Je n'ai jamais aimé moi non plus. Je n'avais pas pensé à une maison funéraire, mais je trouve ça un peu maladif, dit Nicolas.
— Je suis d'accord avec toi Nicolas, dit Mathilde. C'était le style de Adèle. »

En voiture vers Saint-Jean, vers la maison. Coup de blues et de culpabilité. Je me sens coupable d'avoir passé deux très belles journées dans la ville que j'avais découverte avec Jean.

Saint-Jean-de-Luz

Maman me dit que je lui ai beaucoup, beaucoup manqué et qu'au lieu d'aller me balader avec Mathilde j'aurais pu rester avec elle.

« Elle est trop vieille pour toi. Tu sais que Didier en était amoureux ?

— Maman ! Tu me l'as déjà dit des milliers de fois !
— Tu es jaloux ?
— Mais qu'est-ce que tu dis ? On est des amis.
— Ouais… amis, amis… je connais ça

Je résiste à la tentation de lui parler de Graciane. Et pourtant l'occasion est bonne. Mais, à quoi bon gratter ? On ne sait jamais ce qu'on peut trouver sous les croûtes.

Si elle savait !

Si je savais ?

Ce soir elle veut préparer un bon petit dîner. Je lui dis que ce sera pour demain, pour le dernier jour. Ce soir je suis invité chez les Dassas. Elle se lève et va dans la cuisine. Je l'entends sangloter. Je vais dans ma chambre.

Dîner chez les Dassas très agréable et très arrosé. Philippe raconte des blagues juives à se tordre de rire. Ivan nous sidère avec des déclarations farfelues sur l'importance des poils des aisselles. Seule Birgitte lui donne de la corde. Frère et sœur parlent surtout des absents et en particulier de Nicolas qui selon Véronique est malheureux comme les pierres. Je leur dis que je trouve qu'il forme un très beau couple avec Valentine. « Valentine ? » s'exclament en chœur Philippe et Sylvie. Décidément je suis le roi de la gaffe. Personne ne semble savoir que depuis deux mois leur petit frère est accroché jour et nuit à une splendide Afouicaine.

Vers Trempet

À la gare de Morbegno, un autobus à l'arrêt sous une pancarte indiquant Tartano. Je demande au chauffeur si c'est bien le bus pour Tartano. Irrité, il me montre la pancarte, et me répond en anglais : « You ken not rrid ? »

Nous ne sommes que trois voyageurs. Au premier arrêt, les deux autres descendent. Je m'approche du chauffeur et lui demande : « Tartano ? ». Incrédule, il me montre le panneau qui porte le nom du village : « Campo ». Je ne suis pas tombé sur les Italiens les plus affables ! Ça doit être la montagne, mais ça me fait penser à la fermeture de mes Basques.

Dans un petit restaurant à côté de l'arrêt d'autobus, je demande à une jeune femme enceinte si elle connaît le Trempet. Elle me regarde comme si j'étais un martien. Comment ne pas connaître le Trempet ! Un vieux monsieur, le père de la fille, me dit dans un français tordu : « Dangéré… trop tard… dans une hère, nouit… dormir ici. » Il me montre le Trempet. Effectivement, cela semble assez loin. « Pour moi, une hère marche ; vous, trois hères marche. »

Je dors à Tartano. Aux premières lueurs du matin, je me mets en marche en suivant les indications du vieux monsieur.

Je prends mon temps. J'observe. Rien ne m'étonne, même les cayolars sont exactement comme ceux du Pays basque.

J'ai hâte d'arriver.

Je n'ai pas hâte.